

Collection « JAUNE ET BLEU »

EWHEN MALANIUK

présenté par
O. JDANOVYTCH

traductions de
M. MASIOV et O. REPETYLO



Édition P. I. U. F.
Paris 1965

AVANT-PROPOS

Des jeunes français d'origine ukrainienne ont commencé, il y a quelques années, un travail difficile : montrer à leur concitoyens le vrai visage de l'Ukraine, sa lutte pour la liberté, son histoire, ses coutumes ainsi que sa culture et ses poètes dans le cadre d'une revue trimestrielle : Le Bulletin Franco-Ukrainien.

Aujourd'hui, ils vont plus loin dans ce travail en commençant la collection « JAUNE ET BLEU », aux couleurs nationales de l'Ukraine indépendante. Ce faisant, leur intention est de présenter à leurs lecteurs tout ce qui est impossible à réaliser en Ukraine, aujourd'hui occupée par les Russes sous le régime communiste.

Le premier numéro de cette nouvelle collection est consacré au grand poète contemporain, Ewgen MALANIUK, interdit en U.R.S.S.



Le premier trait de caractère d'un grand homme est de parler peu, ou pas du tout, de lui-même. J'ai eu la chance d'approcher E. Malaniuk à une certaine période de ma jeunesse ; il eut sur ma formation une sérieuse influence, tout comme Olena Teliha, O. Oljytch et, en premier lieu, D. Dontzov (je ne cite pas les maîtres plus proches qui, à l'école ou par des contacts plus fréquents, établirent les bases de ma conception du monde). En fait, Malaniuk ne parlait jamais de lui-même et ce que je sais de lui, je l'ai appris par d'autres, ou l'ai découvert à travers son œuvre.

Je dois reconnaître qu'il m'est difficile d'écrire cet article consacré au lecteur français, ou au lecteur ukrainien d'expression française, en ayant le sentiment de n'avoir pas réalisé au préalable une plus vaste étude sur ce sujet, ce que bien des fois je m'étais pourtant promis de faire. Car ces points essentiels que Malaniuk a introduit dans la littérature et, plus généralement, dans la vie spirituelle ukrainienne, trouveront mal leur résonance en français.

E. Malaniuk est un de ces poètes dont la portée est universelle, mais il demeure un poète et un penseur essentiellement ukrainien. Il combat pour que le peuple ukrainien se libère de l'esclavage et des contraintes imposées dans la vie spirituelle par l'occupant et ceci, précisément, est difficile à comprendre pour celui qui ignore ce qu'est la vie dans l'esclavage.

L'aspect extérieur de Malaniuk ne s'harmonise que partiellement avec son œuvre.

Dans la vie, en effet, c'est un homme heureux de vivre, un réel « bon vivant », qui aime parler des femmes, qui sait s'inquiéter sur le choix d'une pâtisserie, qui appré-

cie un bon repas et les boissons fortes et qui sait si bien rire que son visage se plisse comme celui d'un enfant.

Or, tout cela ne s'accorde en aucune manière à la profonde historio-philosophie de ses poèmes ou essais, à ses œuvres tragiques ou dramatiques. Cependant, sa grande main qui toujours étreint la vôtre avec force, les gestes nerveux de sa tête et son exaltation sincère sont en complète harmonie avec la voix sonore et ardente du prophète Jérémie.

E. Malaniuk est né en 1897, dans les steppes brûlantes de la région de Kherson, sur les rives de la Synioukha dont il parle si souvent dans ses poèmes.

Après avoir achevé ses études secondaires à Elisabethgrad, il fut mobilisé. La guerre ne l'épargna pas, d'emblée, il fut lancé sur le front et prit part aux combats les plus durs du front oriental, dans les marais du fleuve Stokhid dont les joncs, aujourd'hui encore, recouvrent d'innombrables cimetières, comme il en est sur les bords de la Marne.

Lorsqu'éclate la révolution ukrainienne, il rejoint immédiatement les rangs de l'Armée Nationale Ukrainienne comme jeune officier. Remarqué pour sa culture, il devient l'aide de camp de Vassyl Tioutiounnyk, Commandant en chef des armées ukrainiennes dans les moments les plus difficiles de la lutte de libération nationale. La forte personnalité de Tioutiounnyk marqua profondément le jeune officier patriote qui conserva une admiration passionnée pour le dévouement et la nature décidée de ce chef exceptionnel.

A l'état-major de l'armée, E. Malaniuk a l'occasion de vivre non seulement des instants héroïques mais aussi une immense tragédie : l'organisation d'une armée et d'une nation chez un peuple qui se soulève, après des années d'esclavage, qui n'a pas de cadres et est entouré d'ennemis, qui n'a pas d'armes et dont l'âme a été brisée par l'occupation. Il voit là, que la lutte pour la liberté ne se mène pas uniquement avec des armes, mais aussi avec la force de l'esprit et c'est ce qui déterminera la teneur de ses poèmes, ou peut-être même, c'est ce qui le conduira à la poésie.

L'une des théories de Malaniuk est que toute la géné-

ration de poètes de son époque est venue à la littérature par hasard. Dans des circonstances normales, L. Mossendz aurait sans doute été un savant génial, O. Oljytch, un grand homme politique, I. Darahan, un stratège. Il ne s'attribue lui-même aucune profession, mais nous sommes certains que même s'il avait eu la possibilité de se manifester comme ingénieur, E. Malaniuk n'en serait pas moins demeuré un grand poète. Dans des conditions de travail normales, outre l'œuvre lyrique qu'il nous a donné, il aurait créé de grands poèmes qui auraient fait époque, des études d'historiosophie et des critiques littéraires.

Le premier poème connu de Malaniuk est daté de 1920. C'est l'époque où, trahie par son alliée, la Pologne, qui a signé un pacte avec l'U.R.S.S. en annexant une partie des terres ukrainiennes, l'Armée Nationale Ukrainienne passe en territoire polonais où elle est internée. De même que sur les rives des fleuves babyloniens, la fleur de la nation ukrainienne échoue dans des camps, derrière les barbelés. Le cœur faisait écho au bruit des armes, une question impitoyable torturait l'esprit : pourquoi avons-nous perdu notre guerre alors que d'autres peuples se sont libérés ? — La douleur et le doute poussèrent un grand nombre de combattants vers la production spirituelle, mais à travers elle, ils demeurèrent des soldats et devinrent ces combattants qui, pour arme, avaient choisi la plume.

« Le stylet et le style » — tel est le titre du premier recueil de poèmes de Malaniuk, paru alors qu'il était étudiant à l'Académie de Podiebrady — et il est vrai que son style frappait l'âme avec la force d'un stylet.

L'œuvre poétique de Malaniuk est importante : « Le stylet et le style » (1924), « l'Herbier » (1925), « La Terre et le Feu » (1930) ; « La Madonne Terrestre » (1934) ; « L'Anneau de Polycrate » (1939) ; « Poèmes Choisis » (1943) ; « Le Pouvoir » (1951) ; « La Cinquième Symphonie » (poème — 1953) ; « Le Pèlerinage » (1954). Plusieurs de ses poèmes furent traduits en différentes langues et un recueil complet fut publié en polonais.

Ses articles de critique littéraire sont moins connus, mais leur importance et leur influence n'est pas moins

grande que celle de ses poèmes. La plupart d'entre eux sont rassemblés dans l'important volume d'œuvres en prose.

Si l'on dit aujourd'hui que Camus eut une influence décisive sur la génération française actuelle, l'influence décisive sur ma propre génération fut provoquée par le journal « Visnyk » (Le Messenger) que publiait Dontzov, brillant publiciste surnommé « le plus grand poète contemporain », ce qui lui vaut d'ailleurs d'être si contesté de nos jours.

Autour du « Visnyk », se rassembla un groupe de poètes, parmi lesquels figurent E. Malaniuk, L. Mossendz, O. Oljytch, Olena Teliha et Yuri Klen, qui détermina la manière de penser de la génération de cette époque et donna le ton à la littérature. Mais il faut surtout souligner que ce groupe eut une influence décisive sur la formation spirituelle de la jeune génération nationaliste, nouvelle force ukrainienne de libération nationale, qui levait l'étendard de la révolution et de la lutte active dans le maquis.

Le plus remarquable d'entre ces poètes fut Malaniuk, il fut aussi celui qui réussit le mieux à se développer pleinement.

Comme nous l'avons dit plus haut, une question tourmentait Malaniuk et sa génération : Pourquoi avons-nous perdu notre guerre de libération ? — Sans doute y avait-il eu un malheureux concours des circonstances et le monde libre avait aidé, soit les représentants du tzarisme, soit les bolcheviques, sans vouloir connaître notre problème. Mais il devait y avoir malgré tout une faute de notre part. Quelle était cette faute ? La réponse à cette question exigeait une profonde et ardente analyse de notre nature, de notre caractère national, de nos capacités.

Jusqu'alors, dans la poésie ukrainienne, la mode avait été de se plaindre contre les amertumes du « destin ». Mais la génération qui avait pris part activement à la guerre ne voulut point suivre la voie des lamentations passives. Elle voulut trouver la source du mal et le soigner. En poésie, cette conception fut le mieux exprimée

par Malaniuk et c'est pourquoi elle a tant d'actualité aujourd'hui encore.

Sans doute, aucun autre poète ne sut exprimer autant d'amour pour l'Ukraine, pour sa beauté, pour l'élan de « condottiere » de son peuple, pour l'espace exaltant des steppes, le soleil brûlant du sud et les « vents impétueux ».

Mais, simultanément, Malaniuk constate une sorte de passivité orientale dans le caractère ukrainien. Il crie de douleur parce que sa patrie bien-aimée, au fil de l'Histoire, se comporte souvent telle une femme passive, qui se donne sans résistance aux envahisseurs et beaucoup plus tard, se venge d'un coup de couteau — et Malaniuk a mal parce que le couteau n'est pas sorti de sa gaine lorsqu'est venu l'envahisseur, mais seulement après la honte.

Il introduit ainsi une véritable philosophie de l'histoire dans sa poésie. Sur le plan spirituel, il compare l'Ukraine à l'Hellade — mais l'Hellade s'est écroulée sous la pression des légions romaines — et c'est pourquoi il regrette l'absence « d'éléments romains » dans notre caractère. Il constate aussi que l'esprit de l'Hellade s'est détérioré sous les influences empoisonnées de la passivité et de la relativité orientales, aussi il lutte pour une victoire des éléments « romains » sur les éléments asiatiques apportés par les hordes qui ont traversé nos terres pendant des siècles.

Les races slaves du territoire ukrainien furent autrefois mêlées aux Varègues. Malaniuk estime que nous n'avons pas suffisamment cultivé cet élément nordique, cet élément occidental et c'est pourquoi on trouve chez lui tant de chants sur le « gothique », la hiérarchie pyramidale, tant de révolte contre l'influence nivelante de l'Est et tant d'opposition entre la sévérité du Nord et la mollesse du Sud.

Il est occidentaliste au sens fort du terme, chantre de l'esprit occidental, de la logique, de la hiérarchie occidentales. Dans ses articles, tout est examiné sous cet angle.

D'une manière générale, la philosophie de l'histoire n'est pas seule à retenir son intérêt. Il examine aussi les

problèmes de la vie et lutte pour atteindre une idéologie élevée. Il oppose l'idéal au vil matérialisme exprimé dans la philosophie du marxisme ou manifesté dans la recherche de satisfactions personnelles au prix d'une soumission du bien général face aux désirs individuels.

Il s'oppose à la littérature qui décrit les joies mesquines et méprise les grandes passions. Son idéal est Loyola et non le libéralisme, Napoléon et non Jaurès ; ses héros ne sont pas ceux qui créent le jazz, mais ceux qui créent les nations.

E. Malaniuk introduit dans notre littérature une hiérarchie des valeurs tout à fait nouvelle. Nous avons déjà dit qu'il était lui-même un bon vivant. Il ne s'oppose ni à la vie, ni à ses plaisirs, ni au droit au bonheur de chacun. Mais il voit et prêche que l'on ne peut atteindre au bonheur que lorsque le peuple tout entier est libre et heureux. Pour lui, le bonheur de l'opportuniste n'est pas le bonheur. Le bonheur de celui qui a atteint ses fins personnelles en négligeant le bien de tous — c'est le bonheur du traître, c'est un bonheur vil.

E. Malaniuk est incontestablement un poète engagé. Il n'en a d'ailleurs pas honte et se dit ouvertement « mobilisé par l'époque ».

Celui qui est mobilisé n'a pas le droit de renier son engagement tant que la guerre n'est pas terminée — c'est pourquoi Malaniuk est resté engagé jusqu'à ce jour. Là est sa grandeur ! On peut comparer sa poésie de 1924 à celle de 1964, on y trouve le même élan, la même force de talent, la même jeunesse de cœur. A ce propos, il faut dire que Malaniuk est venu à la poésie en poète mûr — phénoménalement mûr — on ne peut trouver chez lui aucun poème faible.

Pourtant, malgré son engagement, Malaniuk ne fait pas de propagande en faveur des opinions exposées ci-dessus. Il demeure un poète et ses opinions n'appartiennent qu'à son être le plus intime.

Ses procédés artistiques sont remarquablement riches — c'est un véritable artiste du rythme. Il faut souligner que lorsque Malaniuk lit ses poèmes, même celui qui ignore la langue ukrainienne est enthousiasmé par son rythme, pris par le souffle de ses « iambes ».

Mais Malaniuk est aussi un artiste de l'image. Ses images poétiques sont exceptionnellement fortes : il a peint notre époque avec des contours d'apocalypse. Lorsqu'il parle de ce qu'il aime, il le fait avec le feu biblique de l'amour. Lorsqu'il parle des ennemis, c'est encore avec le feu biblique, de la haine.

Il n'y a chez Malaniuk ni expressions, ni sentiments mitigés. C'est pourquoi il est si difficile de le traduire en d'autres langues, surtout en français qui favorise l'expression de la logique et de la pensée plus que celle des passions et des images.

E. Malaniuk est aussi un grand artiste dans sa poésie lyrique. Ses représentations de la femme, en qui il veut, en même temps que l'épouse et l'amante, voir le « clair regard d'une sœur », chez qui, près des passions amoureuses, il veut trouver la « perle de pureté », sont parmi les plus beaux exemples de poésie d'amour lyrique mondiale. Ce qu'il a consacré à la mère, ne serait-ce que dans le poème « Juillet », trouve difficilement son égal, en raison d'un « rythme essoufflé », d'une juxtaposition des images et d'une composition qui, toujours, rappelle l'orage : les nuages s'assemblent, le tonnerre gronde, l'averse tombe — le soleil apparaît et perce les nuages qui s'enfuient.

Malaniuk est à la fois moderne et classique et c'est dans cette simultanéité que réside son originalité artistique.

Il possède également un don de poète épique, bien qu'il n'ait pu déployer ce talent en raison des circonstances de sa vie d'émigré. Gagnant sa vie et celle de sa famille, n'ayant pas d'entourage approprié, isolé de l'atmosphère créatrice habituelle aux milieux littéraires, il lui est difficile de peindre de « grandes toiles ». « Frapper avec un stylet » ou « crier de douleur » dans un poème lyrique est pour lui plus aisé. Sa « Ballade de Vassyl Tioutiounnyk » est pourtant une perle incomparable de notre littérature et « Le Revoir » est l'œuvre mûre d'un poète parachevé.

Les « Notes de voyage », traduites dans le présent ouvrage, montrent que Malaniuk est aussi bon prosateur que poète ou essayiste.

Ses essais méritent également une étude particulière et nous en dirons quelques mots, d'autant plus qu'aucune traduction n'en n'est publiée ci-après.

Lorsqu'on lit aujourd'hui les études et critiques littéraires de Malaniuk, on se demande comment, touchant à des événements littéraires lointains, elles ont pu conserver autant de présence. Nous ne parlons pas ici, par exemple, des études consacrées à Chevtchenko, qui demeurent toujours un problème actuel. Mais n'importe quelle critique sur une publication d'il y a trente ans et qui fut examinée par Malaniuk à l'époque conserve un souffle de fraîcheur et d'actualité.

Ceci est dû à une raison très simple : Malaniuk touche toujours le fond des choses, ce fond qui est éternel. Lorsqu'il compare Vynnytchenko et Khvylyoviy, il place le second au-dessus du premier, parce que Khvylyoviy possédait un idéal, même s'il était différent du sien, alors que Vynnytchenko n'avait pas d'idéal. Un tel problème ne perdra jamais de son actualité et on peut le transposer à toutes les époques, l'adapter à tous les auteurs.

Lorsqu'il dit qu'on ne peut pas faire de spéculation en littérature mais qu'il faut exposer le fond de son âme et avoir un fond à son âme, ce sont là encore des choses immortelles, qu'elles soient appliquées à un seul livre ou à dix.

Aussi, aujourd'hui on recherche tous les articles qui ont pu être écrits par Malaniuk car, bien qu'il ne soit pas, à proprement parler, un érudit, son œil de poète a vu plus loin que celui d'un investigateur. L'intuition parle davantage qu'un amas de connaissances qui ne seraient pas dominées par l'esprit. En ce domaine il y a parfois des abus, mais c'est le droit du poète qui ne donne d'ailleurs que plus de plaisir au lecteur.

Si la poésie est âme et intuition, alors E. Malaniuk appartient réellement aux plus grands poètes. Ce sont ses sentiments, sa conception intuitive des problèmes, ses pensées et ses passions qu'il a su placer dans une forme droite et disciplinée. Pour atteindre une juste forme, il n'a pas compté ses efforts, déclarant : « qu'au fond de l'œuvre la plus inspirée, il y a un travail d'artisan ».

Il a toujours fécondé ses lecteurs et ses interlocuteurs. Même lorsqu'il parle de ce qu'il ne connaît pas à fond, il le fait d'une façon si intéressante qu'il donne à chacun l'envie de devenir un spécialiste.

Mais le but essentiel de la poésie n'est-il pas de poser des problèmes avant que d'en résoudre ? — C'est là l'éternité de la poésie et en particulier, de la poésie de Malaniuk.

O. Jdanovytch.

LE SOIR

A travers l'iconostase du soir,
Et face à l'éternelle image de Dieu,
Mes lèvres brûlées se sont fatiguées
D'appeler l'anathème sur tous les siècles.

Les volutes ensanglantées des nuages —
Oriflammes pourpres des révolutions —
Sous la marche funèbre du silence,
Se consomment en nuit, au-dessus des plaines.

Dans le grondement cosmique des lyres,
Soleil, père des créatures néfastes, —
Le sang de tes sacrifices, en vain
A coulé jadis, aux printemps de Péroun !...

Sur ton brasier, les mondes ne se laissent
Ni refondre, ni même transformer,
Et tu ne peux empêcher les atomes
De parcourir toujours les vieilles orbites.

Et la musique des étoiles sonne
Toujours, sous le sceptre de Dieu-chef d'orchestre,
Et toujours, l'espace aveugle assourdit
Mon anathème sur les siècles...

1923.

Traduit par Olga Repetylo.

Et le temps arriva. Et l'éternel advint.
Les vents de printemps chantaient.
Et le vent sous les neiges de janvier
Dans un souffle accueillit cette rencontre.

Quelles étoiles ont prédit
Que deux vies dans la brume humaine
Verraient les lointains transparents,
Fleuriraient en conte de la terre !

Quel ange aux yeux d'étoiles
Nous désigna du haut des cieux nocturnes,
Et Dieu oublia le calme bleu
Et nous berça dans l'éternité !

Ce monde pauvre des déserts terrestres
Fondit, se dissipa.
Le bleu de l'immortalité fusa
Par-delà la brume interstellaire...

Et je ne savais plus : ce regard éternel
A qui est-il ? A l'aimée ? A la sœur ?
Voici que dès janvier, avril éclot en fleur,
Les vents de printemps chantent.

1924.

Traduit par Myroslava Maslov.

La lune ébréchée comme un bouclier brisé,
Sur le cimetière d'une ville nocturne.

Il est tard.

La nuit immobile brille de silence,
Nuit glacée, engourdie, nuit de fer.

Seul dans ma tête gronde un feu pesant,
Sous son poids — tremblent mes coudes raidis
Et dans les flammes des idées invaincues.
Les ténèbres tracent le verdict : vae victis !

La nuit sans sommeil n'en viendra pas à bout.
Que vienne le matin dans l'ombre pâissante
Et le feu de ces mots brûlera plus noir
Sous la lumière impitoyable du jour.

1924.

Traduit par Myroslava Maslov.

LE SOIR

Et de nouveau, voici le soir. Le jour sans force
Clôt ses paupières. De nouveau, de nouveau je suis seul.
J'ai besoin de tendresse, il me faut tant pouvoir
Prier à deux, à tout jamais, les cieux du soir.

La nuit trace déjà une ombre bleue et transparente,
Les étoiles regardent. L'obscurité brille, luit.
Je sais que quelque part, dans un même frisson
Tu soupîres, te fais et toute seule pries.

Je sais, je sais aussi qu'une telle tendresse
Ne peut-être vécue en toute solitude,
Qu'on ne peut la noyer dans toute cette paix,
Quand la terre se fond avec l'immensité.

Et je sais que la vie — ce n'est que ces minutes,
Instants d'éternité. Je sais : il n'est d'autre que toi.
Je la gaspillerai dans ce bien-être clair
Et elle passera dans ce calme sans fond.

1925.

Traduit par Myroslava Maslov.

SUR LE RIVAGE DE LA MER BLEUE

Sur le rivage de la mer bleue,
Vivent des êtres simples et durs,
Intrépides pêcheurs de bonheur,
Timonniers de leur propre destin.

Leurs mains ont été brunies par le vent,
Leurs gestes, comme le destin, sont rudes ;
Leur regard, clair comme l'espace bleu,
Tranchant comme la ligne d'horizon.

Sur le rivage de la mer bleue,
Croissent des races faites d'acier,
Taciturnes comme les falaises,
Aussi puissantes que l'air du large.

Sur le rivage de la mer bleue,
Gronde, rugit un vent large et profond
Qui gonfle les seins pleins de passion
Des voiles en route vers l'avenir.

Heï ! Les goélettes sont goudronnées
Et les mâts grincent joyeusement.
Salé comme la mer est le sang
Des Varègues de la mer bleue.

1926.

Traduit par Olga Repetylo.

PRIERE

*Tout mon espoir
En Toi, mon paradis très clair...*

(T. Chevtchenko.)

Derrière ses épaules roucoulait le Jourdain bleu,
De leurs ailes d'argent les pigeons tailladaient l'azur
[éternel,

On l'appelait — Marie.

— Et comment deviner ton nom à toi
Que répètent au loin les steppes sans fin du Dnipro ?

Là-bas, sous le vent chaud les oliviers crissaient,
Les cèdres bruissants attiraient vers leur ombre...
...Serait-ce quand la cerisaie bouillonnera de lait,
Serait-ce dans la nuit d'orage d'une averse d'automne ?

Lis blanc — dans les narcisses de Nazaréé —
Elle penchait sous la cruche pleine une épaule brunie...
— Dans les plaies de la glèbe, ô ma sanglante Galilée,
Le noir labeur de la terre brûle la madone des steppes !

Parmi la verte rue — en pervenche bleue elle s'est dressée,
Sur sa chemise — ce fil de couleur — c'est du sang figé...
Mais ce n'est pas en vain, oh non, que les canons ont
[labouré

Le chemin difficile des siècles futurs à travers le Dnipro !

Et ce n'est pas en vain que d'ossements la steppe est
[toute semée
Que sur chaque calvaire au bord du chemin la douleur est
[crucifiée.

Aux prairies pontiennes fais naître un Messie des steppes,
Madone des Terres Sauvages !

1927.

Traduit par Myroslava Maslov.

PENSEES, MES PENSEES...

Le vent soufflera du Pont Euxin. La steppe scythe
S'éveillera, soupirera et la tyrce mouvante
Lèvera de nouveau en marée glauque,
Les vagues vertes déferleront.

Plus large

Par-delà la mer bleue se dressera l'espace...
O terre éternelle, tu es unique au monde !
Le bleu antique dans le ciel s'approfondit,
En bas — une ombre gigantesque transparente
D'un nuage que pourchasse le vent du Sud.

Dans les vallons les villages se parent
De fleurs de cerisiers écloses des neiges du soleil,
Tes fleurs nuptiales, ce brocart d'argent.
Et des yeux noirs regarderont par la fenêtre.
Oh, sors dans le verger tout bourdonnant d'abeilles,
Vois — la terre célèbre des noces avec le soleil !

...Mais le temps frappera. L'instant tombera comme un
[glaive.

Et nul alors ne pourra plus défendre
Ton printemps de l'ouragan et de la destruction.

2.

La haine même déjà s'éteint, sans que j'aie eu le temps
D'enflammer de son feu ta tristesse.
De temps en temps s'élève un chant de requiem,
Parfois — un grincement...

L'espace et le vent
Emportent tout. Et tu t'éloignes
Dans la brume grise, dans les averses des pluies
[d'automne,
Sans qu'on se rende compte que les graines lèvent
Dans les déserts des herbes folles et des chardons.

Novembre, tel un loup affamé, hurle.
Tout est tombé dans un ultime sacrifice.
Il n'y a plus personne pour se dresser et monter à l'assaut
Dans la vase d'automne où ta voix s'est éteinte,
Où se perd en lambeaux la steppe grise.
Mais dans ta profondeur morte de cimetière
Le grain décomposé se gonfle et croît.

Le temps viendra — il lèvera — et surgiront les Morts.

1931.

Traduit par Myroslava Maslov.

NOVEMBRE

Encore un automne, dément comme un chagrin,
Et les vents affamés hurlent.
Pourtant, le printemps flambait, pourtant, le printemps
[tonnait,
Comme un jugement dernier —
Terrible !

D'une charrue ivre il labourait le vaste espace
Mais du sang tombait dans les sillons,
Et ils se couchaient, ouvrant leurs yeux, tout grands,
Et le Dniπρο tournait en tourbillon.

La terre en ce temps communiait de chair et de sang,
La terre coupable d'un noir péché,
Et au-dessus des champs créait une prière de fer
De par la croix d'un glaive
Le temps.

Un sermon dur, fougueux, venait des mitrailleuses,
Les cloches sonnaient aux clochers des canons,
Il semblait que l'acier des buts éternels,
Eprouverait nos forces
Par la baïonnette.

Tout est passé. Au fil des printemps, des hivers,
Voici déjà le Treizième Novembre.
Mais le feu, la fumée, peuvent surgir du brouillard,
Il peut tomber de la grêle, ou —
La foudre.

Le printemps peut brûler le brouillard gris,
Disperser les nuages trompeurs.
Et le printemps s'enflammera, le printemps tonnera,
Comme un jugement dernier —
Terrible !

1933.

Traduit par Myroslava Maslov.

25 MAI 1926*

Il y a un moment, c'était le printemps, les fleurs,
Le chant d'un soleil de mai à l'étranger...
Et déjà le monde, de noir se couvre ;
Mais où êtes-vous donc, amis défenseurs ?..

Non, le geste naïf des mains ailées
Ne repousse pas le sifflement des balles !
Et le corps s'écroule sur le pavé ;
Déjà tressaillent la poitrine et les épaules,
Et la brume de la mort éteint les yeux....

Sept balles, rapaces. Sept coups du mal
Ont visé l'esprit, pénétré dans la chair :
...Des ailes s'élèvent au-dessus du corps mort,
Et, légère, la réalité s'éloigne
Comme un acte vain, un acte passé.

Car palpitaient, au-delà des paupières,
Le chant de la steppe et celui du blé,
Et Poltava, et les drapeaux, et Kyïw...

1936.

Traduit par Olga Repetylo.

* En hommage à S. Petlura.

ET LE FILS DEMANDE...

Et le fils demande : où est le chemin ?
Et il prie de dessiner les mêmes choses :
Peupliers, maison, champs pleins de soleil,
Un moulin dans les vergers à cerisiers,

L'eau, qui, comme un ruban ou comme un chant,
Court vers le lointain sinueux...

Fils, comment
Dire que la route est vengeance et haine,
Qu'il faut, dans l'inconnu, aller vers la mort.

Le cœur est fragile comme un pavot,
Les nerfs sensibles comme une bandoura...
Pourtant n'être qu'un Varègue, un cosaque,
Qu'un gros poing, le col puissant de l'aurochs.

Pourtant, il faut, du cœur vider le miel
Et l'emplir d'un feu d'acier, car les ténèbres
Font une muraille. Et un vent noir souffle
Sur cette route vers le passé lointain.

20.IX.1940.

Traduit par Olga Repetylo.

TU NE VEUX PAS M'APPARAÎTRE...

Tu ne veux pas m'apparaître, même en songe,
Silencieuse et si indifférente...

Sous un seul regard de tes yeux bleus,
Au seul contact de ta main hâlée,
Ce printemps glacé et assoupi,
Cette verte brume sur le parc,
Retentiraient d'une musique d'azur,
Palpiteraient dans une chaleur dorée.

Et tout réapparaîtrait : le passé,
La route blanche, le mince croissant,
Qui, dans le bruit sourd des armes,
A jamais sont noyés.

17.IV.1944.

Traduit par Olga Repetylo.

JEUNE FILLE DE L'EST

Les lèvres bougent comme derrière une vitre. Et les sons
Ne viennent pas... Pourquoi porter jusqu'à ce malheur
[vide,

Par-delà les frontières, par-delà les séparations,
Pourquoi, à quoi bon, porter jusque-là ton cœur en
[cendres ?

Ce sont bien, sans doute, les mêmes yeux ardents et bril-
[lants,

La taille chantée par Chevtchenko, la même démarche ;
Pourtant, comme par envoûtement, quelque chose a
[changé,

Quelque chose de blessé...

Et les lèvres tremblent tant
Qu'à chaque minute, semblent vouloir éclater en larmes
Ce frisson de silence, cette douleur débordante...
Mais te voilà de pierre à nouveau. Icône de nouveau,
Parce que tu es seule, parce que tu es toi...

Avril 1944.

Traduit par Olga Repetylo.

ELEGIES

Voici que passe
 Chuchotant : « dors »
 Le jour blanc
 Du printemps noir.

Fige-toi
 Main fanée
 Fleur muette,
 Verdure amère.

Pluie aussi —
 Larmes de vieillard...
 Solitude,
 Leurre-moi et prends

Sans chansons
 Soleil ni lointain —
 Au jour blanc
 Du printemps noir.

1944.

Traduit par Myroslava Maslov.

AOUT

*Herr, es ist Zeit !
 (R.M. Rilke)*

Il est temps, Seigneur, pour la résignation et pour la
 [solitude.

Tout parle de ce temps : le poids
 Du corps sans ailes, le prime argent
 Des tempes et le front labouré.
 Et sous le front, ceux qui brûlaient jadis
 Et aujourd'hui s'enfoncent de plus en plus
 Et puis s'éteignent — ces yeux avides...
 Car le regard se tourne vers soi, vers l'intérieur,
 Saisi d'écoeurement pour ce qui est humain, terrestre.

Seigneur, voici le temps de la résignation et de la solitude.

D'abord — l'humilité. O apprends-moi
 Dans les nuits sans sommeil, sous les coups du des-
 [tin

La vengeance mesquine des jours et des nuits,
 Dans la faiblesse des infirmités — apprends, ô
 [apprends-moi l'humilité

De toutes les vertus c'est le commencement.
 Tu la distribuais trop généreusement
 A tes nombreux, à tes plus dignes serviteurs, —
 Offre-la maintenant au plus infime.

Seigneur, voici le temps de la résignation et de la solitude.

Soumets-toi, esprit orgueilleux et ingrat —
 Héritage de l'ange révolté !
 Chaque jour tu buvais la vie avec passion
 Et tu cherchais toujours, mais pas ce qu'il fallait,
 Tu cherchais à saisir l'inconnu seulement

Tu t'efforçais toujours, mais d'un cœur aveuglé,
Sans te soucier des pétales écrasés
Restés sous ton pas insolent.

Seigneur, voici le temps de la résignation et de la solitude.

Solitude, je sais, tu es la plus dure,
Plus difficile que l'humilité,
Tu exiges l'union de tous les efforts,
Étincelle naissant d'acier et de silex,
Tel le dernier spasme des muscles du vainqueur,
Comme le pas final de celui qui atteint
Le sommet.

car si l'humilité est la sagesse,
La solitude est toujours élévation.

Il est temps, Seigneur !

1951.

Traduit par Myroslava Maslov.

TU CHANTES LA NUIT...

Tu chantes la nuit, comme moi,
Jadis, je la chantais, à ton âge —
Mère de l'éternelle vie.

Mais le jour, tonne, de pierre et d'acier,
Mais le jour flambe et enflamme tout
Ce qui vit encore, qui est tendre et cher ;
Et il offre à la vue du monde,
L'enfer inassouvi du suicide.

L'œil voit alors l'inévitable,
Dans la dure clarté de la mort !

Toi, dans le secret des étoiles,
Tu cherches une réponse, mon Fils.

31.VIII.1951.

Traduit par Olga Repetylo.

MON MOIS D'AOUT

Mon mois d'août sera une enfant, pas toi :
Tu as trop de souvenirs et de venin.
Et que sont pour toi, ces vers et ces lettres,
Ce chant de douleur dans le bruit de novembre ?

Toi, t'attendent la baignoire et l'hôtel,
Et, à nouveau, la répétition du rite,
Moi — un torrent alpestre et — dans le roc —
Une fleur d'argent du jardin des étoiles.

29.VIII.1947.

Traduit par Olga Repetylo.

NOUVEL AN

Buvons à la lucide sobriété,
A la raison glacée, au cœur affamé,
A la logique, remède à la musique,
Et aux mathématiques — contrepoisons
De toutes chimères.

— A notre ultime épreuve !

31.XII.1952.

Traduit par Olga Repetylo.

BONNE ROUTE...

Bonne route à vous, Fille d'au-delà des mers!...
Car voici que nos navires nous attendent,
Saluez la mer grise, le vent des Varègues,
Les fjords sévères et les ports et les villes,
La terre rocheuse des Vikings, le lointain...

Le glaive tranchant d'un matin transparent,
Des flèches de feu perceront la nuit au cœur ;
Et d'or se couvriront les mâts et les vagues ;
Dans la brume, brillera un monde splendide
Avec le navire, la mer et le but...

Bonne route. Non, ne dites pas adieu... je sais
Que, là-bas, dans une joyeuse lumière,
Là-bas, sur le haut rivage d'une crique,
M'accueilleront des yeux remplis d'azur
Et un cœur comme la mélodie des flots,
Des mains ailées comme les vents du large
Et des lèvres orgueilleuses et vierges.

4.5.IX.1953.

Traduit par Olga Repetylo.

NOTES DE VOYAGE

(Fragments)

Nous voguions vers le port de Boston au petit matin.
Tout était très calme et déjà d'une moiteur spécifique.
Le ciel s'éclaircissait. On ne voyait presque pas les étoiles.
Seules les lumières de la grande ville vacillaient à l'horizon.
C'était la fin d'une traversée de neuf jours et l'entrée dans le nouveau monde.

Des sentiments très imprécis, des pensées en quelque sorte ébouriffées par l'inquiétude et l'inconnu. Même l'intuition dormait.

Des odeurs de tout, sauf de fraîcheur, désagréablement humides, s'élevaient de l'eau.

Tout cela était très loin de la joie assoiffée : « terre ! ».



Le train Boston-New-York : un express de luxe aux banquettes larges et moelleuses. Derrière les grandes fenêtres, des paysages pas tout à fait ordinaires. Leur aspect inhabituel ne résidait pas dans leurs éléments, qui n'avaient rien d'inattendu en soi : quartiers interminables de la ville et de périphérie urbaine, passages verts entre les cités, des fermes, des bosquets, des forêts, des champs curieusement marécageux, des exploitations isolées, un peu de céréales, beaucoup de lacs et d'eau.

L'aspect inhabituel des paysages était dû à quelque chose d'autre : à leur atmosphère, à leur style, à l'âme de ces paysages.

Une forêt — et soudain, la tache, d'un brun

d'automne, d'un groupe d'arbres entièrement desséchés dont la morbidité dévore lugubrement la vive verdure de l'ensemble. Des trainées entières de marécages étalent de tristes étendues de végétation mouillée, fermentée. Il s'en dégage l'impression que cela n'inquiète, ne touche, ne concerne personne.

Le train fonce presque sans secousses, avec une grande vitesse qui n'a rien d'européen. Dans le wagon, il y a de l'eau chaude et de l'eau froide, des banquettes de peluche, un large couloir. Mais dehors, le paysage est très étrange, pour ne pas dire énervant et sa singularité est difficile à formuler, car elle n'est pas réelle, mais plutôt métaphysique.

Enfin, la formule est trouvée : c'est l'association aigüe d'une civilisation impitoyablement puissante avec une nature négligée depuis longtemps, avec une nature qui est devenue quelque chose de superflu, de presque inutile. Cette civilisation est si forte et si sûre d'elle, qu'elle a tendance à devenir elle-même nature, ne remarquant même plus, dans son orgueil, les restes préservés de la nature vivante qu'elle a vaincue.

Et une question se pose : que devient l'homme dans tout ceci ? Où est sa place dans ce choc de deux éléments (oui, oui, éléments, car cette civilisation semble être une puissance tout aussi impersonnelle et sans visage qu'une force élémentaire !)



Nous approchons de New-York. Le crépuscule et les cités deviennent plus denses. Ici, la nature est uniquement représentée de-ci, de-là, par quelques arbres et parterres fleuris près de villas-maisonnettes en bois, uniformes et stéréotypées. La quantité de lumières augmente. Elles sont surtout rouges, vertes et bleues et forment des colliers de feux capricieux, mobiles, immobiles et scintillants.

Nous entaillons la ville avec tonnerre. Avec un tonnerre encore plus grand nous passons le tunnel et voici « Pennsylvania Station », mon terminus. Un espace de temps nerveusement court passe en retrouvailles et en formalités (à se « libérer » de l'organisation d'assistance,

etc...) puis nous sortons avec mon ami, mais pas à l'air libre : nous nous immergeons à nouveau et nous montons dans le métro (subway). Je remarque que c'est la 33^e rue. Nous voyageons longtemps. Enfin, voici le bac à travers la rivière Hudson. Nous quittons la rive. Mon ami me fait me retourner et me montre, derrière moi, un tableau vraiment inhabituel, presque fantastique : le panorama de New-York, la nuit. Il est très connu, ce contour chimérique des gratte-ciels, et rendu familier depuis longtemps par les photographies des journaux. Mais la nuit, malgré tout, il laisse une impression très aiguë, et il faut bien l'avouer, frénétique.

Etrange chose ! Ce paysage nocturne exhalait une sorte d'ancienneté trouble. Il apparaissait comme une chaîne de montagnes avec des myriades de petites lumières rectangulaires réparties en couches géométriques, sur un fond de ciel sans étoiles avec lequel se fondait l'assemblée massive de la chaîne des gratte-ciels. Il y avait quelque chose d'essentiellement antique dans ce paysage de pierre. Quelque chose des contes de Shéhérazade, mais en même temps, quelque chose des Incas et des Aztèques, quelque chose du « royaume de Montézuma »... Il est possible que l'ancienne Babylone nocturne avait justement cet aspect-là.



Nous sommes sur l'autre rive de l'Hudson, et c'est déjà un autre état, un autre « state ». Nous sommes donc, si l'on peut dire, « à l'étranger », bien que nos billets restent toujours valables et qu'il n'y ait de changements fondamentaux. Tout est semblable : le chemin de fer, les constructions, la moite chaleur de la nuit qui semble encore plus pénible après un jour étouffant et nerveux.

Peu de temps après, nous voilà dans une ville relativement silencieuse, presque provinciale (mais les réclames et la circulation sont les mêmes qu'à New-York). Nous y trouvons une petite villa : le logement de mon ami. Après un court dîner, surtout à base de fruits, l'excès de sensations amène un sommeil lourd de fatigue...

Et à travers un lacin déjà chaotique mêlant à parts égales des pensées et des images qui s'éteignaient sous le chloroforme du sommeil, la mémoire semi-consciente a cité (pourquoi ?) les vieux poèmes de Touvim disant que « dans l'hémisphère opposé les gens marchent la tête en bas ». Cela répondait sans doute à la pression pesante de l'atmosphère. Le vent apportait par la fenêtre les odeurs « de Drohobytsch » du pétrole des grandes raffineries Rockefeller voisines. Mais ce petit vent n'allégeait pas le poids de la pression atmosphérique. Le sommeil était plein de rêves frénétiques. Ainsi s'acheva le premier jour.



Nous sommes à New-York. Même chemin, mais de jour et en sens inverse.

Vue du bac à travers l'Hudson, l'image du bas Manhattan (méridional), avec sa chaîne de gratte-ciels, n'avait plus rien de féérique ni d'antique. Dans la lumière lucide d'une journée assez chaude, le panorama semblait prosaïque et presque inintéressant.

Tout de même ! Quelle monotonie architecturale, ces gratte-ciels ! Bien sûr, ils sont fonctionnels, ils ont une genèse logique et des bases d'existence rationnelles. Et pourtant, quelle mécanisation arithmétique dans leur construction, et quel style peu exigeant, en fait, un manque total de style. Quarante ou soixante étages ? Quelle différence ? On pourrait en ajouter encore 20 ou 30, est-ce que cela changerait la physiologie de l'édifice en quoi que ce soit ? Je pense que la tour de Babel avait tout de même son visage propre et que son projet était une création et pas seulement une juxtaposition des calculs des matériaux et des frais. Non, je n'aimerais pas habiter dans une telle « maison », si l'on peut utiliser ici ce terme incongru. Mais d'ailleurs, il semble que la plupart d'entre eux ne soient pas habités : ce ne sont que banques, entreprises, bureaux, hôtels.



Curieusement, la Bibliothèque Publique se trouve justement dans la 5^e avenue, l'artère la plus agitée, la plus commerçante, et, en général, la plus représentative de New-York.

Le bâtiment de la Bibliothèque Publique est d'un style caractéristique en Europe pour ce genre de construction, c'est-à-dire, un style classique, avec des colonnes, un portique, un fronton, et bien sûr, une quantité réduite d'étages. L'édifice est grand, étalé, et possède son propre parc avec un bassin et des bancs dans les allées.

Au milieu des réclames plutôt insistantes et multicolores des magasins, de la circulation fiévreuse et des riches institutions de « business » de la 5^e avenue, la « Public Library » représente un sanctuaire inattendu du livre, dans le plein sens du terme, non seulement par ses dimensions et sa richesse (la construction est entièrement en marbre), mais aussi par son atmosphère intérieure. On y sent la tension de la concentration spirituelle des lecteurs et des chercheurs qui portent sur leurs visages le sceau éclatant de l'intellect. La fréquence quotidienne de la Bibliothèque est de 8.500 visiteurs. Cette quantité n'est peut-être pas imposante par rapport aux 7.000.000 d'habitants de la ville, mais elle ne peut pas, malgré tout, être considérée comme faible. La plupart des visiteurs, apparemment, sont des intellectuels de profession.

Dans la Bibliothèque Publique, je suppose, on peut trouver presque tout ce qui existe dans le domaine du livre. Et très certainement, on peut y travailler.

Il y a même une section Slave bien distincte où on peut se faire comprendre facilement, par exemple en parlant polonais (« je suis de Koloméya » dit cordialement l'un des employés).



Dans la 5^e avenue, le célèbre « Rockefeller Center », avec un restaurant (français) au milieu, un jet d'eau en forme de cascade et diverses attractions, constitue une agglomération particulière, en quelque sorte, un « système » de gratte-ciels. On est frappé par la grande

richesse des finitions intérieures. Mais l'impression générale n'est ni gaie, ni stimulante.

Au voisinage, presque symbolique, du « Rockefeller Center », se trouve la cathédrale St. Patrick, patron de l'Irlande. Ce contraste rappelle vraiment les oppositions bien connues entre l'esprit et mammon, Dieu et César, le terrestre et le céleste... La cathédrale est relativement grande. Ses dimensions en font une cathédrale typique d'une ville européenne d'importance moyenne (elle est construite dans une stylisation gothique). Mais au voisinage des constructions rock-felleriennes de 58 étages, la cathédrale St. Patrick « se noie » manifestement, disparaît parmi les canyons des gratte-ciels.

Et ce fait, aussi a son expression involontaire.

Mais il suffit de pénétrer à l'intérieur du sanctuaire pour oublier tous les contrastes et antithèses extérieurs, pour oublier tout ce qui existe au-delà des murs du refuge de l'éternité.

Il y a là une pénombre recueillie, presque spiritualisée, il y a le calme, il y a la « paix » et tout « ce qui n'est pas de ce monde ». Et, en vérité, lorsque les yeux se sont accoutumés à l'intérieur assez sombre du sanctuaire, on remarque, contre toute attente, quelques silhouettes (il n'y en a que trois ou quatre) agenouillées qui prient, sans aucun doute.

Et cette prière, à quelque pas du vacarme, de l'agitation, on peut même dire, de la tempête de vanité trop terrestre et terriblement terre-à-terre du business qui est une négation évidente de tout recueillement spirituel, fait un effet presque insoutenable.

Des silhouettes inclinées. La pénombre que soulignent les flammes des petites lampes (elles ne sont pas isolées, mais forment tout un guéridon de petites lampes, et il y a plusieurs guéridons semblables). Le silence. Un silence de prière.

Et derrière le mur de la cathédrale, les vagues de vanité hautaine, un ressac de vanité qui s'élève en dizaines d'étages avec l'aveuglement d'une force élémentaire.

La tempête sinistre et désespérante des instincts, de l'intelligence terrestre et des machines.

Et la cathédrale, au milieu de cette tempête, semble vraiment un navire.

N.Y. Juillet, 1949.

✱

12.VII.1952 (trois ans après). Lorsqu'on traverse l'Hudson tous les jours, devant le panorama de New-York, on s'imagine que l'on est Gulliver : toutes ces constructions et la structure même de la ville rappellent, on ne sait pourquoi, les constructions des termites. Malgré toute cette complication, tout cela est en quelque sorte élémentairement simple, presque... naturel. Ici, il n'y a pas, il ne peut pas y avoir de place pour *l'homme libre*. Ici on ne sent pas du tout l'homme.

...Quelquefois, quand les lumières s'allument quelque part dans les vieilles ruelles du bas Manhattan, une silhouette apparaît au coin de la rue, une silhouette avec une cape, une large cravate noire, des yeux injectés d'alcool — la silhouette d'Edgard Allan Poe...

E. MALANIUK

(Traduit par Myrolava Maslov).

T A B L E

Ewhen Malaniuk	7
Le soir	17
Et le temps arriva	18
La lune ébréchée, comme un bouclier brisé	19
Le soir	20
Sur le rivage de la mer bleue	21
Prière	22
Pensées, mes pensées	23
Novembre	25
25 Mai 1926	26
Et le fils demande	27
Tu ne veux pas m'apparaître	28
Jeune fille de l'Est	29
Elégies	30
Août	31
Tu chantes la nuit	33
Mon mois d'août	34
Nouvel an	35
Bonne route	36
Notes de voyage	37